

CRYRS

# Et pourtant j'étais là à Noël

Scénario

Une adaptation de "Le Grincheux"  
De André Gide

## SCENE 1

Ext.jour

(Matin Brouillard)

G. Monologue int :

(*Se mouchant*) J'avais treize ans lorsque le médecin diagnostiqua le coryza. Il demanda à ma mère si j'avais été récemment en contact avec un chat. Pour peu qu'elle se souvint, nul chat. En plus de fuir l'humidité, cela fait des années que je traîne cette impossible goutte, que je partage cette abondance de fluides avec une humanité mouchante et moucharde, que je secrète avec le genre humain, me faisant l'effet de partager son lit et sa sueur chaque fois que je sors mon mouchoir – car que je le veuille ou non, j'en fais partie.

A l'approche des premiers froids, ma sensibilité des bronches est, chaque année, une excuse loyale au foulard hideux qu'il me faudra porter tout l'hiver.

Décent par nature, je feindrai, demain encore, la joie et la surprise en dépouillant le papier de soie. (*rêveur*) Je rendrai celui que je m'étais offert la semaine dernière, qui me plaisait beaucoup....

(*Agacé - à sa montre*) Trois quart d'heure !... Dans cinq minutes, il y aura exactement trois quart d'heure que j'attends mon ami Molle dans ce brouillard glacé qui m'enrhume.

Il y a des gens qui ne peuvent être exacts. Mais je n'ai pas à tenir compte de cela. Ce n'est pas à autrui qu'il m'importe de ne pas manquer, c'est à moi-même.

(*Départ, en marchant*) Il me plaît que Molle ne vienne pas à ce rendez-vous. Je savais qu'il n'y viendrait pas. Ce n'est pas pour lui que je m'y suis rendu, c'est pour moi-même. C'est à moi que je suis fidèle, non point à Molle, et si cette fidélité m'enrhume, j'en suis fort aise.

Ca lui apprendra à Molle – qui lui n'a plus rien à m'apprendre...

## SCENE 2

Ext. Jour

(Croise Albertine en marchant/bruits de pas)

A : Pardonnez-moi. Les tramways ne circulent-ils pas aujourd'hui ?

G : (*hésitant*) Bien, je ne sais pas Mademoiselle. Rendez-vous à un arrêt de tramway. Moi-même je ne le prends jamais.

A : Mais n'y sommes-nous pas ?

G : Comment ?

A : La ligne B. Jules Simon.

G : La ligne B ?

A : C'est ça. A l'arrêt.

G : Mais Mademoiselle, il n'y a absolument rien ici.

Ni ligne. Ni arrêt. Ni Jules.

A : (*rieuse*) Ah ! La République des Jules m'a toujours fait défaut.

(*sérieuse*) A dire vrai, je ne vois pas.

G : (*en aparté*) Croyez-moi ou non, je ne vous vois pas plus que vous ne me voyez

Ecoutez, ici tout a changé... Vous vous rendez ?

A : Rue de Flandres. Chez ma mère. Pour les fêtes.

G : C'est sur mon chemin. Permettez-moi de vous y conduire.

AA: (*désespéré*) Eh bien d'accord. Déposez-  
(*Moi à une station de taxi. Posez-moi dans et la dirige dans la toucher.*  
*Il a pourtant* apitoyés. Peut-être ai-je tort me  
*Longueuse*).

G :  
(*monologue int.*)

G : Je vous en prie. Je suis engagé à présent.

A : Vous semblez enrhumé. Que faisiez-vous par ce temps au milieu de nulle part ?

Vous attendiez sans doute quelqu'un...

G : (*il l'interrompt*) Mon ami Molle. Trois quart d'heure durant. Notez que j'étais arrivé 10 minutes en avance. J'ai horreur de faire attendre.

(*en aparté*) Et pourtant je savais qu'il viendrait en retard.

A : Alors pourquoi vous y rendre en avance ?

G : Par conformité. Simplement.

A : J'ai peur de ne pas comprendre.

G : Voyez-vous, j'ai parfois besoin d'éprouver, de raffermir la représentation que je me forme du monde extérieur. Elle s'avère une fois encore exacte et conforme à la réalité.

A : Conforme à la réalité ?

G : Il n'est pas venu. Il n'échappe pas à la loi de non fiabilité.

G :  
(*monologue int.*)

Nous arrivons rue de Flandres.

A : Déposez-moi au café. A l'angle. Je m'y rends chaque jour après déjeuner. Le mauvais café me confine à la nostalgie d'un état que je n'ai pas connu.

Oui, c'est ça, nostalgique pour ainsi dire.

A : J'espère ne pas être importune. Déposez-moi à une station de taxi. Je me fie volontiers aux voituriers apitoyés. Peut-être ai-je tort me direz-vous...

G :  
(*monologue int.*)

G : Je vous en prie. Je suis engagé à présent.

A : Vous semblez enrhumé. Que faisiez-vous par ce temps au milieu de nulle part ?

Vous attendiez sans doute quelqu'un...

G : (*il l'interrompt*) Mon ami Molle. Trois quart d'heure durant. Notez que j'étais arrivé 10 minutes en avance. J'ai horreur de faire attendre.

(*en aparté*) Et pourtant je savais qu'il viendrait en retard.

A : Alors pourquoi vous y rendre en avance ?

G : Par conformité. Simplement.

A : J'ai peur de ne pas comprendre.

G : Voyez-vous, j'ai parfois besoin d'éprouver, de raffermir la représentation que je me forme du monde extérieur. Elle s'avère une fois encore exacte et conforme à la réalité.

A : Conforme à la réalité ?

G : Il n'est pas venu. Il n'échappe pas à la loi de non fiabilité.

G :  
(*monologue int.*)

Nous arrivons rue de Flandres.

A : Déposez-moi au café. A l'angle. Je m'y rends chaque jour après déjeuner. Le mauvais café me confine à la nostalgie d'un état que je n'ai pas connu.

Oui, c'est ça, nostalgique pour ainsi dire.

(*Arrivés devant le café*)

Mais pardonnez-moi de vous retenir. (*Lui*

SCENE 3  
*(Enjoué dialogue int.)*

*(Elle paye)*

*(Elle sort)*

*(Elle monte les escaliers)*

*(Elle ouvre la porte)*

A : Coucou

Mère : Albertine ma chérie enfin te voilà ! Tu dois être fatiguée. Paul s'était proposé pour venir te chercher enfin comme d'habitude tu n'en fais qu'à ta tête. En plus avec les travaux... ça me rend dingue. Voilà des mois que ça dure – et quelle plaie pour les commerçants...

A : Non tout va très bien...

Enfant : Albertine !

A : *(la toisant des mains)* Lisa ma chérie !

Comme tu es grande ! Où est Henri ?

Domestique : Ah ! Ma poupée !

A : Rose ! Tu es restée ! Comme je suis contente !

D : Donne moi ton manteau, je prépare du café

A : Oui. Non. Merci... *(Henri l'attrape par*

G :  
(*monologue int.*)

(*Elle paye*)

(*Elle sort*)

(*Elle monte les escaliers*)

(*Elle ouvre la porte*)

A : Coucou

Mère : Albertine ma chérie enfin te voilà ! Tu dois être fatiguée. Paul s'était proposé pour venir te chercher enfin comme d'habitude tu n'en fais qu'à ta tête. En plus avec les travaux... ça me rend dingue. Voilà des mois que ça dure – et quelle plaie pour les commerçants...

A : Non tout va très bien...

Enfant : Albertine !

A : (*la toisant des mains*) Lisa ma chérie !

Comme tu es grande ! Où est Henri ?

Domestique : Ah ! Ma poupée !

A : Rose ! Tu es restée ! Comme je suis contente !

D : Donne moi ton manteau, je prépare du café

A : Oui. Non. Merci... (*Henri l'attrape par la taille*). Mon Dieu mais tu piques mon frère !

G (*voix off*) :

SCENE 4

Int nuit puis Int.jour

Au théâtre puis à Noël

Si enfant que je fusse, lorsque mes parents me menèrent pour la première fois au théâtre, je refusai, je me souviens, de couper dans aucune illusion. Je dénonçais malgré moi les trucs, les ficelles, ne consentais pas à prendre pour ciel la toile de fond ; et toute la force de mon imagination se portait à dépouiller de leur enchantement les décors.

Une fois pour toutes je protestai qu'on « ne me la ferait pas », et que je ne me prêterais pas à leur petit jeu.

Non plus que je ne chercherais jamais à duper autrui, je ne consentirais à être dupé.

G (*voix off*) :

Si enfant que je fusse, lorsque mes parents me menèrent pour la première fois au théâtre, je refusai, je me souviens, de couper dans aucune illusion. Je dénonçais malgré moi les trucs, les ficelles, ne consentais pas à prendre pour ciel la toile de fond ; et toute la force de mon imagination se portait à dépouiller de leur enchantement les décors.

Une fois pour toutes je protestai qu'on « ne me la ferait pas », et que je ne me prêterais pas à leur petit jeu.

Non plus que je ne chercherais jamais à duper autrui, je ne consentirais à être dupé.





*(On entend les cloches sonner.*

*Attroupement de gens.*

*G. s'arrête et remet son foulard)*

G : Ma femme et croyante. Sa foi confine à l'indécence.

Elle ne se confesse jamais parce que, dit-elle :

*(Autour de la table en désordre.*

*Heure du café)*

M : *(Sur le ton de la confidence)* C'est à peine avouable mais les curés me dégoûtent !  
Cependant je prie...

*(silence)*

...et je fais dire des messes !

Tenez, l'an passé, j'ai recommandé Henri au Seigneur. Par trois fois !

Mais, ce qui est absurde, c'est que j'aurais mieux fait de recommander ma belle mère qui est décédée début septembre – et qui a terriblement souffert.

Tandis qu'avec le recul, Henri n'avait pas vraiment besoin de ces recommandations puisqu'il n'avait ni examen important, ni permis à passer.

*(Albertine met son manteau)*

Il est certain que je ne recommencerai pas la même erreur deux années de suite.

A : Maman, je sors.

M : Oui oui. Sois prudente.

*(reprenant sur le ton de la confidence)*

A la fois j'ai fait dire tant de messes pour Albertine... Pour quel résultat ...

*(La porte se ferme)*

*(On entend les cloches sonner.*

*Attroupement de gens.*

*G. s'arrête et remet son foulard)*

G : Ma femme et croyante. Sa foi confine à l'indécence.

Elle ne se confesse jamais parce que, dit-elle :

*(Autour de la table en désordre.*

*Heure du café)*

M : *(Sur le ton de la confidence)* C'est à peine avouable mais les curés me dégoûtent ! Cependant je prie...

*(silence)*

...et je fais dire des messes !

Tenez, l'an passé, j'ai recommandé Henri au Seigneur. Par trois fois !

Mais, ce qui est absurde, c'est que j'aurais mieux fait de recommander ma belle mère qui est décédée début septembre – et qui a terriblement souffert.

Tandis qu'avec le recul, Henri n'avait pas vraiment besoin de ces recommandations puisqu'il n'avait ni examen important, ni permis à passer.

*(Albertine met son manteau)*

Il est certain que je ne recommencerai pas la même erreur deux années de suite.

A : Maman, je sors.

M : Oui oui. Sois prudente.

*(reprenant sur le ton de la confidence)*

A la fois j'ai fait dire tant de messes pour Albertine... Pour quel résultat ...

*(La porte se ferme)*

SCENE 7

Ext.jour

*(G. marche en direction du café.*

*Il termine sa réflexion devant la vitre en regardant Albertine)*

G. (monologue intérieur) :

Que je sois profondément malheureux, il va sans dire. Mais ce n'est pas cela qui m'irrite.

Ce qui m'irrite c'est de rencontrer tant de gens qui ne comprennent pas que le malheur est l'état naturel de l'homme ; tant de gens qui n'aient pas conscience de ce malheur, qui acceptent d'un cœur léger leur infortune, qui somme toute, soient malheureux sans le savoir.

Et ce dont je souffre le plus, ce n'est pas du malheur inhérent à l'espèce humaine, mais bien de l'inconscience des hommes. Ils devraient être encore beaucoup plus malheureux qu'ils ne le sont. Par inconscience, par légèreté, ils trouvent le moyen de n'être pas aussi malheureux qu'ils le doivent ; c'est-à-dire : ne pas se sentir aussi malheureux qu'ils le sont.

C'est monstrueux. Parfois j'en viens à les considérer comme des traîtres.

SCENE 8

Int.jour

*(Il entre hésitant et reste au comptoir.*

*La regarde un moment avant de commander.)*

G : *(discrètement)* Donnez-moi un cognac s'il vous plaît. A moins que vous n'ayez un bon armagnac.

*(A confectionne quelque chose d'inattendu. Deux tasses vides devant elle)*

A : Je vous entends vous savez.

G : Vous me reconnaissez ?

A : Oui, et je vous sais même très étonné de mon habileté.

Venez. Asseyez-vous un moment.

*(Il s'assoit à côté d'elle)*

A : *(Ironique et continuant son activité)* Vous attendez sans doute votre ami Molle ?

G : Il est mort avant-hier. Je l'apprends juste.

A : Mon Dieu ! Je suis sincèrement navrée...Il était malade ?

G : Un nouvel appareil de chauffage qu'il expérimentait lui a éclaté au visage ; quelle réclame pour l'inventeur de l'appareil....

Je sors à peine de la maison mortuaire où j'ai cru devoir aller présenter mes condoléances.

Amis, parents et veuve ne tarissent pas d'éloges sur le défunt.

Chacun fait de la surenchère. Je suis reparti tout écoeuré. Sans avoir rien pu dire.

A : Vous semblez implacable...Un tel verdict pour un rendez-vous manqué...

G : C'est peut être pire que ce que vous pensez.

Figurez-vous que j'ai retrouvé sur ma table la lettre de rendez-vous que j'avais oublié de mettre à la poste... quand je pense que tout ceci se passait à l'heure où je m'enrhumais à l'attendre...

A : Mais alors d'où vous vient cette rancœur?

G : J'étais son confident. Tout compte fait c'était un assez vilain bonhomme vous savez...

A : (*désintéressée*) Ah... Auriez-vous un stylo s'il vous plaît ?

G : Bien entendu. Tenez. Oui, je connaissais tout de la double vie qu'il menait. Et le plus admirable, c'est que l'épouse, à présent qu'il est mort, tend à le présenter comme un saint.

(Elle écrit sur un ticket de caisse : « Suivez-moi » et le met sous son nez)

(*En la regardant*) Est-ce une comédie qu'elle joue ?

(*A se lève, il est assis et la regarde s'habiller*)

Alors il semble qu'elle se prenne à son propre jeu...

A : Merci. Au revoir.

(*Il se lève et la suit*)